unihews
Numéro 25

unine
UNIVERSITÉ DE
NEUCHÂTEL

Patrimoine horloger

AUTOMATES
Au service de la science

TRADITION
Une notion récente

MIGRATION
La main d'œuvre féminine

L'horlogerie vue par les sciences humaines

L'inscription de La Chaux-de-Fonds et du Locle au patrimoine mondial de l'UNESCO a valu une reconnaissance internationale aux cités horlogères de notre canton. Le phénomène n'a pas échappé aux chercheurs en sciences humaines de l'Université de Neuchâtel, qu'ils soient ethnologues, historiens ou sociologues. Les Montagnes neuchâteloises et leurs liens intimes avec l'industrie des garde-temps leur offrent un terrain d'étude particulièrement fertile.

En témoignent, notamment, deux manifestations d'envergure qui auront lieu durant l'année 2012 :

L'exposition AUTOMATES & MERVEILLES qui ouvre ses portes le 28 avril à Neuchâtel, La Chaux-de-Fonds et au Locle et qui est le fruit d'une étroite collaboration avec l'Institut d'histoire de l'art et de muséologie de l'Université de Neuchâtel.

Et le colloque international *Re-membering the body*, organisé par l'Institut d'ethnologie et le Musée d'ethnographie, qui aura lieu du 6 au 8 septembre dans le cadre du projet intitulé « Le patrimoine culturel immatériel : le Don de Midas » financé par le Fonds national de la recherche scientifique, et qui décortiquera, notamment, le geste horloger.

Ce n'est donc pas un hasard si l'Université de Neuchâtel, qui a décidé cette année de célébrer son traditionnel *Dies academicus* hors les murs, a choisi La Chaux-de-Fonds, berceau de l'horlogerie, pour cet événement.

Car l'horlogerie fascine bien au-delà de ses aspects esthétique et technique. Ainsi, à l'UniNE, ce thème est abondamment traité sous le regard des sciences humaines. Loin de se limiter aux rayons des bibliothèques, ces approches font la part belle aux rencontres. A l'écoute des maîtres-horlogers, de directeurs de manufacture ou d'ouvrières à la retraite, les scientifiques de l'UniNE ont sondé les forces humaines de ce secteur économique pour en apprendre davantage sur les origines de la renommée qu'on lui connaît aujourd'hui.

Certains projets, à l'image de l'exposition « Automates et merveilles » qui se tiendra dès la fin avril dans trois musées du canton, ont même permis de valoriser des connaissances fraîchement acquises, en les mettant à la portée du grand public. Une équipe d'historiennes de l'UniNE participe ainsi à l'événement via leur projet intitulé « *Entre automates de spectacle, mécanique et horlogerie de luxe. Les Jaquet-Droz, une entreprise familiale internationale à la fin du XVIII^e siècle ».* Rossella Baldi y mène des réflexions sur le statut intellectuel du mécanicien au siècle des Lumières, tandis qu'Heloisa Muñez compile un inventaire technique de la production Jaquet-Droz. Quant à Sandrine Girardier, elle s'est intéressée aux filières commerciales qui, de La Chaux-de-Fonds jusqu'en Chine, ont fait la réputation de la célèbre manufacture.

Dans ce numéro d'UniNEws, nous partons également à la découverte du quotidien de Louis Turban, graveur et doreur du début du XX^e siècle à La Chaux-de-Fonds. Fruit d'une analyse détaillée par Joël Jornod, le journal qu'il a tenu jusqu'à sa mort témoigne de l'importance des écrits de citoyens ordinaires dans le travail des historiens contemporains. Publiés aux éditions Alphil, ces « fragments de vies minuscules » offrent au lecteur une occasion unique de se plonger dans l'ambiance de l'époque.

Le succès d'un secteur professionnel se mesure aussi à sa capacité de transmettre le savoir-faire de génération en génération. Comment s'acquièrent les gestes précis qui font de l'horloger un maître parfait de son art ? C'est un des aspects qu'a choisi d'étudier l'ethnologue Hervé Munz dans le cadre de recherches consacrées au patrimoine culturel immatériel. L'anthropologue démontre également, via un autre sujet, que la tradition horlogère est une invention récente, qui profite essentiellement au marketing des grandes marques, tout comme la notion d'authenticité, analysée par le sociologue Hugues Jeannerat.

Enfin, on peut se demander ce que serait devenue l'horlogerie helvétique sans la précieuse contribution des « petites mains » venues du Sud ? A travers la thèse de doctorat de Francesco Garufo consacrée au rôle des migrations, on mesure toute l'importance de la main-d'œuvre féminine - italienne en particulier, dans le développement du secteur horloger de notre pays.

De La Chaux-de-Fonds à la Chine

Dans le cadre de son doctorat entrepris sous la direction de Laurent Tissot, Sandrine Girardier s'est penchée sur les pratiques de production et les relations commerciales de la maison Jaquet-Droz, entre la fin du XVIII^e^ et le début du XIX^e^ siècle. Épluchant livres de comptes, inventaires et correspondance commerciale, la jeune historienne relate les stratégies entrepreneuriales des créateurs des fameux automates, dont les pièces mécaniques de luxe sont vendues jusqu'en Chine.

Entre 1780 et 1790, les affaires atteignent leur apogée. Trois personnages sont à l'origine de cette entreprise internationale: les horlogers chaux-de-fonniers Pierre Jaquet-Droz (1721-1790), son fils Henry-Louis (1752-1791), ainsi que leur ami et collaborateur Jean-Frédéric Leschot (1746-1824). A l'époque comme aujourd'hui, les objectifs d'une telle entreprise sont sensiblement les mêmes: produire pour vendre. On est loin de l'image d'Epinal d'horlogers créant de magnifiques joyaux mécaniques pour la seule beauté de l'art. Car derrière la remarquable complexité technique qu'affichent les automates se profile toute une variété d'objets mécaniques qui ne demandent qu'à trouver acheteur.

Dans le catalogue figurent en bonne place des pendules, des montres de poche, des cages à oiseaux, ou encore des tabatières musicales. Le marché se diversifie et s'étend par-delà les mers. Les Jaquet-Droz ouvrent un atelier à Londres en 1775 puis s'installent à Genève en 1784. « Il ne s'agit pas de succursales exploitées simultanément. On assiste, dans le dernier quart du XVIII^e^ siècle, à une évolution des sites de production et de commercialisation. Les objets établis à Genève sont expédiés à Londres, plateforme internationale de l'horlogerie. C'est là qu'il faut être si on veut exporter sa marchandise loin à la ronde », précise l'historienne. Les horlogers suisses ont d'ailleurs le vent en poupe : ils fournissent des objets de qualité souvent moins chers que leurs concurrents établis à Paris et à Londres, tout en proposant des raffinements qui plaisent aux acheteurs.

Ainsi, les cages à oiseaux chanteurs rencontrent un beau succès à Constantinople. Les pièces présentant des motifs décoratifs dépourvus de personnages correspondent aux goûts de la clientèle ottomane. Plus à l'Est, à Canton (Guangzhou), le seul comptoir chinois ouvert au commerce avec les Européens, on aime à recevoir ces objets de luxe par paires. « On ne sait trop la raison de cet usage. Certains pensent qu'en cas de panne d'un des objets, une doublure peut prendre le relais. Mais ceci est peu probable. On opte plutôt pour des questions de philosophie ou d'esthétique qui privilégient le nombre pair. »

La patience est de rigueur pour le commerce avec la Chine. Les navires mettent souvent plus de six mois pour se rendre à Canton. Désavantages inhérents à ce commerce lointain: les longs délais entraînent des difficultés de paiement. Après avoir expédié leur marchandise, les fabricants doivent parfois patienter plus de deux ans avant de recevoir leur dû. Toutes ces activités mobilisent par ailleurs une foule d'intervenants. « On parle de quelque 600 personnes impliquées dans le réseau des Jaquet-Droz et Leschot, dont plus de 200 sont affectées à la production, au transport et à la vente », note Sandrine Girardier.

Fait étonnant aujourd'hui, mais pratique courante à l'époque, la plupart du temps les montres ne sont pas signées Jaquet-Droz. Pour le territoire chinois, ces pièces portent l'estampille de James Cox, du nom de l'agent de vente actif à Canton. Par ce biais, la manufacture s'assure la stabilité de la filière de commercialisation, profitant du renom des marchands qui se rendent sur place. « J'ai par ailleurs découvert plusieurs lettres dans lesquelles le fabricant demande au client quel nom graver sur la pièce qu'il a commandée, relève l'historienne. L'entreprise reste toujours dans cette même logique de vendre à tout prix, quitte à passer sous silence son propre nom.»

Des automates au service de la science

L'Ecrivain, le Dessinateur et la Musicienne. Les trois androïdes Jaquet-Droz illustrent à merveille le savoir-faire des mécaniciens horlogers du XVIIIe siècle. Mais réduire ces machines au rang de simples curiosités techniques serait oublier une de leurs raisons d'être : faire progresser la science.

« Objets de spectacle et de merveille, les automates envahissent également le champ de la science, s'enthousiasme Sandrine Girardier. Les automates ne sont pas des machines inutiles, bien que le XIXe siècle les ait réduits au statut de jouet. » Observons les points communs entre les trois androïdes fabriqués dans l'atelier de La Chaux-de-Fonds: ils imitent tous des mouvements du corps humain.
Or, parallèlement à la production horlogère, la maison Jaquet-Droz fabriquait également des prothèses anatomiques : des jambes, des bras et des mains articulés.

De là à considérer les automates comme des machines simulant les mouvements du corps humain, il n'y a qu'un pas. « Les doigts articulés de la Musicienne, qui appuient sur le clavier d'un orgue indépendant du corps de l'androïde, renvoient clairement aux membres artificiels », poursuit la jeune historienne. Le mimétisme physiologique affiché par les trois automates couronne la virtuosité mécanique des Jaquet-Droz et Leschot. Des actions reproduisant la respiration, le mouvement des yeux, de la tête, des bras et des doigts, semblent ainsi véritablement donner vie aux androïdes.

La relation entre horlogerie et fabrication d'automates se perçoit aussi chez d'autres créateurs du XVIIIe siècle. Les trois pièces de Jacques Vaucanson, mécanicien grenoblois de la première moitié du XVIIIe siècle, constituent l'exemple le plus connu. Machines de spectacle ou d'expérimentation scientifique ? Les deux à la fois, sans aucun doute. En témoignent ses androïdes musiciens, le flûteur et le joueur de galoubet, ainsi qu'un canard « digérateur » et défécateur. Tous sont exhibés comme merveilles mécaniques, mais leur mécanisme est aussi décrit par Vaucanson dans un mémoire présenté à l'Académie des Sciences de Paris. Ainsi, par le biais du canard automate, le savant grenoblois veut expliquer le processus de la digestion.

Dans la même veine, citons encore l'abbé Mical et le baron Wolfgang von Kempelen qui cherchent, au travers de modèles mécaniques, à restituer la parole. Ils construisent des têtes parlantes qui imitent le son de la voix, révélant aux spectateurs certains phénomènes naturels propres à la physiologie humaine, comme le fonctionnement des cordes vocales.

Les trois automates Jaquet-Droz présents
pour la première fois à La Chaux-de-Fonds en 1774.

Un horloger de l’époque de Louis Turban

Un horloger au fil du temps

Le journal personnel de Louis Turban (1874-1951), graveur et doreur chaux-de-fonnier, a fait l'objet d'un mémoire de licence signé par l'historien Joël Jornod sous la direction du professeur Philippe Henry. Même s'il est avant tout consacré aux moments qui ont marqué la vie privée de l'auteur, le document donne une bonne idée de l'organisation des métiers de l'horlogerie du début du XX^e siècle à La Chaux-de-Fonds.

Dans la hiérarchie de la profession, Louis Turban occupe une position privilégiée. Ses affaires ont été plutôt prospères. En 1926, il s'achète une automobile - son « char Peugeot » -, avant de devenir, deux ans plus tard, propriétaire de deux immeubles à La Chaux-de-Fonds.

« Nous nous trouvons dans le sillage de l'Exposition internationale de 1876 à Philadelphie, qui met en valeur les montres américaines, produites à l'échelle industrielle », explique Joël Jornod. Les Suisses découvrent cette concurrence américaine et réagissent en construisant des usines. Mais toutes les étapes de la fabrication des montres n'y sont pas réalisées. Bien des tâches sont encore confiées à des petits ateliers. La gravure et la dorure des pièces en font partie, et le fait que Louis Turban travaille à domicile est significatif.

« C'est une caractéristique du système de l'établissage qui prévaut depuis 1750 jusqu'à la fin du XIX^e siècle, poursuit l'historien. L'établisseur achète les pièces nécessaires à la confection de la montre à différents fabricants, puis il les fait circuler parmi des spécialistes qui décorent et assemblent les garde-temps. Louis Turban est l'un de ces spécialistes et l'avènement de la fabrique n'a pas mis fin à ce mode de production. »

Contrairement à aujourd'hui où les industries se développent à la périphérie des villes, les manufactures et les ateliers indépendants de taille modeste coexistent au centre de la cité. Même les fabriques, apparues durant la deuxième moitié du XIX^e siècle (Omega, Le Coultre & Cie, Longines, Tavannes Watch Co) cherchant à produire la montre sur un seul site, maintiennent des pratiques en lien avec le système de l'établissage. Il faut donc s'imaginer La Chaux-de-fonds grouillant de commis chargés de paquets précieux à destination des différents acteurs du monde horloger.

« Travailler à domicile ne comporte toutefois pas que des avantages, prévient Joël Jornod. Des observateurs avertis s'inquiètent des risques du dorage pour la santé, puisque l'opération met l'horloger en contact avec des produits toxiques (ammoniaque, cyanure de potassium, acides sulfurique et chlorhydrique, etc.) qui composent les bains à électrolyse. Il semble d'ailleurs que Turban concocte lui-même la solution d'or pour ces bains, ce qui augmente encore le facteur de risque. »

L'activité professionnelle de Louis Turban démontre que l'industrialisation croissante de l'horlogerie n'a pas brutalement anéanti les petits artisans, tel un rouleau compresseur. Ce processus s'est étendu sur plusieurs décennies. Qui plus est, ce n'est pas tant le mode de production, mais plutôt l'évolution des produits eux-mêmes qui contribuera au déclin de ces métiers. La montre-bracelet, dont la production décolle dès la fin de la Première Guerre mondiale, en est un. Car la partie principale où le graveur pouvait exercer son art – le dos des boîtiers – était désormais cachée aux regards. Il devenait donc inutile de la décorer.

En savoir plus :

Jornod Joël, *Louis Turban (1874-1951), horloger de La Chaux-de-Fonds, et son monde. Fragments de vies minuscules*, Alphil, 2011, 126 p. ISBN 978-2-940235-96-4

Les femmes, pilier de la main d'œuvre horlogère

Que serait l'horlogerie suisse sans ses « petites mains » féminines ? Dans sa thèse de doctorat*, l'historien Francesco Garufo constate que les vagues migratoires du XX^e siècle ont indéniablement contribué à l'essor des manufactures de garde-temps. En particulier grâce aux jeunes ouvrières italiennes arrivées en masse dans les années 1960.

Au sortir de la Seconde Guerre mondiale, la croissance économique entraîne en Suisse une sévère pénurie de personnel. Pour y faire face, les entrepreneurs se tournent vers l'immigration et l'horlogerie n'y fait pas exception. Jusque dans les années 1950, les migrations intérieures suffisent à répondre à ce besoin: Valaisannes, Fribourgeoises, Tessinoises, entre autres, viennent travailler dans l'Arc jurassien. « Selon une enquête réalisée au lendemain de la Seconde Guerre mondiale, plus de mille jeunes Valaisannes étaient employées dans l'horlogerie neuchâteloise, soit presque un dixième des effectifs horlogers du canton », écrit Francesco Garufo.

Même si elle avait un besoin accru de main-d'œuvre, l'horlogerie devait prendre garde à suivre une politique d'embauche qui ne mette pas en péril la « Paix du travail » âprement négociée en 1937 et qui garantissait l'équilibre social du secteur. « Cela explique que les longues tractations de l'après-guerre ne débouchent qu'au début des années 1960 sur une libéralisation de l'emploi d'étrangers », observe l'historien. On recherche une main-d'œuvre bon marché et disciplinée. Les travailleuses étrangères s'imposent dès lors comme un choix idéal : ces femmes n'étaient engagées que pour une période limitée. Enfin, professionnellement peu qualifiées, en cas de retour dans leur pays d'origine, elles ne présentaient pas de danger d'exploiter ailleurs des compétences acquises en Suisse. La crainte de la fuite du savoir-faire était écartée.

Recrutement par le bouche à oreille

Autre centre d'intérêt de l'historien : les processus par lesquels se construisaient les voies migratoires. En consultant les registres de la manufacture Tissot au Locle, Francesco Garufo a remarqué que plusieurs ouvrières venaient de Roncola, un petit village de 300 âmes situé dans les montagnes bergamasques. Une situation qui s'explique par un recrutement de bouche à oreille : « En 1955, rapporte l'historien, le responsable du personnel de Tissot avait dit à un maçon de ses connaissances qu'il cherchait à embaucher des ouvrières. Ce dernier avait fait venir sa fille, sa nièce, puis l'amie de la nièce et ainsi de suite. » C'est ainsi que près de 150 personnes originaires de Roncola se sont établies dans l'Arc jurassien.

Pourtant l'emploi dans l'horlogerie reste peu stable. « Au 1^er janvier 1958, Tissot compte trente-cinq travailleuses italiennes et en mai elles représentent la moitié de l'effectif employé aux ébauches », précise Francesco Garufo. Mais les ressortissantes de la Péninsule sont aussi les premières à faire les frais d'une crise survenue dans le secteur en 1958-59. Même si la manufacture les considère comme les meilleures ouvrières, les autorités cantonales et communales entendent avant tout protéger la main-d'œuvre indigène. Trente-deux Italiennes sont ainsi remerciées.

La crise sera cependant de courte durée, et les campagnes de réembauche qui la suivent donnent aux immigrés une place toujours plus grande. En 1974, près de la moitié du personnel de Tissot est étrangère. Aux ressortissants italiens se joindront les frontaliers français, qui avec la généralisation de l'automobile et l'attractivité du taux de change préfèrent de plus en plus travailler du côté suisse.

Au final, la compétitivité de l'horlogerie helvétique doit beaucoup au personnel étranger. Sa contribution apporte des changements technologiques qui vont se traduire par une hausse de la productivité, du moins jusqu'à la crise horlogère majeure des années 1970. Mais cela, c'est une autre histoire.

* Garufo Francesco, *L'emploi du temps : l'industrie horlogère suisse et l'immigration*, Neuchâtel : Université de Neuchâtel, 2011

Entre savoir-faire et savoir-taire

L'horlogerie est connue pour ses secrets de fabrication jalousement gardés. Mais comment considérer la transmission du savoir-faire dans un contexte où bien des connaissances ne tolèrent *a priori* aucun partage? L'anthropologue Hervé Munz a recueilli divers témoignages d'horlogers de l'Arc jurassien pour comprendre quelle place occupe le secret dans la pratique de la profession.

« La question du secret est souvent évoquée par les horlogers jurassiens lorsqu'ils abordent l'acquisition et la transmission de leur métier, observe Hervé Munz. Ce qui est fait avec « la couverture sur la main » semble avoir encadré leur apprentissage et marqué leurs premiers pas dans le milieu horloger. »

Comme l'évoque un praticien interrogé par l'anthropologue : « Avec l'expérience, j'ai trouvé des trucs qui concernent les types de graisse, la teneur des huiles choisies pour la lubrification des pièces, les outils utilisés pour les appliquer, la dose, le lieu où on les applique. Ces choses, je ne les montre pas immédiatement aux autres. D'abord, parce que ne pas montrer comment on fait... permet de voir comment l'autre s'y prend. » Et ensuite, c'est aussi une manière de dire « débrouille-toi, on en a assez bavé pour y arriver !». On ne cherche pas forcément à empêcher l'accès à une manière de faire, mais à la différer dans le temps, moyennant une « mise à l'épreuve » préalable.

L'apprentissage exige ainsi une sacrée dose de volonté. Certains ne cachent pas les difficultés qu'ils ont eues à arracher ne seraient-ce que des bribes de savoir pour progresser dans le métier, à l'image des souvenirs de ce maître-horloger aujourd'hui responsable d'un centre de formation. Alors que cet homme débutait dans la profession il y a trente ans, son collègue d'atelier, un « ancien », était plutôt avare de conseils. Quand le jeune horloger espérait des tuyaux pour exécuter une opération précise et lui demandait : « Mais comment faites-vous cela ? », son collègue répondait invariablement: « A l'huile de coude ! »

Signe d'arrogance

Le secret ne témoigne cependant pas seulement de la compétence des horlogers, mais également de leur fierté, de leur entêtement, et parfois même de leur arrogance. La formule de regret « et ils sont morts avec leurs secrets ! » ponctuait ainsi le récit d'un des informateurs du chercheur.

Garder un secret présente l'avantage de pouvoir à tout moment révéler ce qui est voilé. En témoigne, dans un autre registre, le succès des *Journées du patrimoine horloger*, organisées tous les deux ans par les villes de La Chaux-de-Fonds et du Locle. En 2010, 4'300 personnes ont afflué dans les manufactures, ateliers, écoles et musées des deux villes, le temps d'une journée. « Le succès d'une telle opération, note l'anthropologue, repose en partie sur le fait qu'elle se profile comme un « geste de dévoilement » des ateliers horlogers habituellement peu enclins à ouvrir leurs portes à n'importe qui. Cette réputation a une dimension incitative et participe de l'émergence d'une « volonté de voir » qui investit le grand public en piquant sa curiosité. »

Et Hervé Munz de conclure : « Si l'horlogerie décline le secret sur des modes si nombreux et si variés, c'est parce que celui-ci témoigne d'un « privilège » d'être menacé. Privilège dont la transmission conditionne la construction et la perpétuation de la valeur de l'horlogerie jurassienne. »

Pour en savoir plus :

Le savoir-faire et le savoir-taire, Du secret et de la transmission dans les pratiques horlogères de l'Arc jurassien suisse, Hervé Munz, in Adell, Nicolas et Pourcher, Yves (sous la dir.), *Transmettre quel(s) patrimoine(s).* Actes du colloque international tenu à l'Université de Toulouse, le 16-18 juin 2010, Paris: Michel Houdiard, pp. 86-96.

En immersion chez les apprentis

Hervé Munz s'est plongé en immersion, à raison de deux jours par semaine, dans la classe de Valentin Jobin à l'Ecole technique CIFOM du Locle. But de l'opération : analyser la façon dont se transmet le geste horloger. Mais quelles impressions a retiré l'enseignant horloger de cette expérience commencée il y a trois mois ?

« J'ai apprécié d'avoir un regard critique de cet observateur, étant donné que je suis encore jeune dans le métier », déclare d'emblée Valentin Jobin, qui s'occupe d'apprentis horlogers de première. « J'insiste sur les « fondamentaux » de la profession, à savoir entre autres la posture qu'ils appliqueront plusieurs années durant ». C'était d'ailleurs le but du travail d'immersion de l'anthropologue : tout en mettant lui-même la main à la pâte, il observait comment se transmet le geste horloger, base d'un savoir-faire historique.

« Nous tentons de « paramétrer » les habitudes des futurs horlogers, illustre Valentin Jobin. Une des priorités est de prévenir les atteintes à la santé propres à ce métier, à commencer par des problèmes aux vertèbres cervicales. J'insiste sur la façon de s'asseoir, de poser les coudes à la bonne hauteur sur l'établi par rapport aux épaules et la courbure du dos. »

Certaines pratiques ont d'ailleurs soulevé l'étonnement de l'observateur. Ainsi, pour apprendre à une élève de décroiser les jambes sous l'établi, le maître lui a proposé de coincer son téléphone portable entre les genoux durant une vingtaine de minutes. La leçon a porté ses fruits : l'élève a tenu bon, l'appareil n'est pas tombé et le conseil a fait son chemin ! « Dans le même registre, il m'est arrivé de scotcher les souliers d'un élève au sol afin qu'il garde bien les pieds à plat », sourit Valentin Jobin.

Dans l'atelier, les douze élèves s'exercent dans un silence quasi-religieux. Pour certains gestes techniques, ce silence est primordial. « La qualité d'un coup de lime par exemple se mesure non seulement visuellement, mais aussi par son bruit caractéristique », souligne le praticien. Hervé Munz a d'ailleurs analysé au cours de son travail de recherche l'enseignement du limage. Et c'est donc en toute discrétion qu'il discutait avec les élèves, afin de rapporter leurs astuces de fine lime. Mais, chut, nous ne les dévoilerons pas ici !

Apprentis au CIFOM

La tradition : une notion récente au service du marketing

Bien que la fabrication de garde-temps dans l'Arc jurassien remonte à plus de trois siècles, la notion de « tradition » date à peine des années 1980. Plus étonnant encore, ce qualificatif ne concernerait pas l'artisanat. C'est du moins le point de vue de l'anthropologue Hervé Munz, assistant-doctorant à l'Institut d'ethnologie de l'Université de Neuchâtel.

Jusque dans les années 1970, l'horlogerie helvétique ne disposait que de petites structures de production et se concentrait essentiellement sur la fabrication de montres mécaniques. Frappé de plein fouet par la concurrence asiatique des montres électroniques, le secteur perdit, en un peu moins de dix ans, deux tiers de ses effectifs. Cependant l'industrie horlogère suisse a progressivement réussi à redorer son blason en misant sur d'autres atouts que la précision ou le rapport qualité/prix qui avaient jusque-là fait sa réputation. « Elle se mit peu à peu à convoquer des valeurs comme la « tradition », le « savoir-faire », et plus récemment le « patrimoine». En clair, la crise du quartz a eu pour effet indirect et inattendu de revaloriser les origines mécaniques de l'horlogerie suisse », résume Hervé Munz.

C'est donc bien sous la menace que les marques horlogères montent en gamme, en remettant au goût du jour des techniques ornementales oubliées (émaillage, guillochage, gravure à la main) ou en intégrant des complications du XVIII^{e} et XIX^{e} siècles comme le tourbillon. « La tradition constitue avant tout une valeur refuge, un signe de sûreté et de stabilité, qui renaît sitôt que le secteur vacille. Rien d'étonnant dès lors qu'après la crise conjoncturelle de 2008, les maisons horlogères aient ressorti d'anciens modèles et se soient recentrées sur leur « ADN », illustre l'ethnologue.

Ainsi la tradition se met clairement au service du marketing des grandes maisons horlogères, où les messages publicitaires rivalisent de clichés pour vanter des qualités de jadis. « Diverses marques « anciennes », telles que Blancpain, revendiquent un fort lien à l'histoire et à la transmission du savoir-faire alors qu'elles n'ont même pas maintenu de production constante au fil des ans. Dans ce même élan, d'autres marques ont été récemment relancées parce qu'elles portaient le nom de célèbres horlogers des temps passés (JeanRichard, Perrelet) », précise Hervé Munz.

L'artisanat n'est pas traditionnel

Contrairement à ce que l'on pourrait penser, les artisans-horlogers indépendants ne s'inscrivent pas dans cette tendance. Même s'ils font des références ponctuelles à l'horlogerie ancienne, ils ne cherchent pas à « ancestraliser » leurs pratiques. Les enseignes comme Kari Voutilainen (Fleurier) ou Jean-Paul Journe (Genève) préfèrent parler d'horlogerie « classique», considérant leur travail davantage comme un art plutôt qu'une tradition. « Par l'invention, poursuit l'anthropologue, l'art cherche à se soustraire au temps ou à transcender celui-ci. La tradition, quant à elle, entend restituer au présent quelque chose du passé en jouant sur la continuité. Selon une telle logique, l'art conduit à un dépassement de ce qui a été fait, et la tradition, à une répétition.» De leurs propres aveux, les artisans-horlogers restent avant tout des créatifs.

« Pour les horlogers indépendants,
la tradition affichée par les grandes marques
industrielles est synonyme de conformisme
et de frilosité en matière d'invention. »

Hervé Munz

XII
XI
I
WALTHAM
X
II
IX
III
8 DAYS N° 1

L'authenticité avant la fonctionnalité

Les montres de l'Arc jurassien séduisent parce qu'elles représentent quelque chose d'authentique. Une valeur qui dépasse de loin celle du légendaire garde-temps « Made in Switzerland » dont la principale qualité était de donner l'heure de manière plus fiable et plus précise que la concurrence. Telle est la conclusion du sociologue Hugues Jeannerat, au terme d'une thèse de doctorat qu'il a entreprise en économie territoriale, sous la direction du professeur Olivier Crevoisier.

Jusque dans années 1970, la montre mécanique suisse se distinguait de ses concurrentes notamment par son extrême précision et sa fiabilité technique. « Une montre helvétique était un objet ayant une valeur d'usage importante : celui de donner l'heure dans la vie quotidienne », constate le sociologue. Mais aujourd'hui, on peut lire l'heure exacte avec des outils autrement moins chers que des montres mécaniques. Quelle est donc la valeur aujourd'hui de ces objets hautement complexes?

Il s'agit de leur authenticité, estime le chercheur au terme de son étude. Pour preuve, les marques horlogères n'axent plus leur communication sur le service qu'une montre suisse rend dans la vie de tous les jours. Elles mettent en avant le fait qu'une montre helvétique, de préférence mécanique, est une « vraie montre ». De même, seule une manufacture capable de développer de hautes complications mécaniques peut se présenter comme une « vraie » entreprise horlogère. « Là se trouve l'un des enjeux économiques et sociaux fondamentaux pour l'horlogerie suisse aujourd'hui », observe le chercheur

La campagne anti-contrefaçons de la Fondation de la haute horlogerie ne vise pas simplement à se protéger des imitations dont certaines atteignent pourtant une qualité comparable à celles des originaux. Elle défend le sentiment de ne pas avoir été grugé en préférant des produits dont l'origine est reconnue. Les certificats d'authenticité sont d'ailleurs aujourd'hui au cœur des préoccupations des marques. Ils n'attestent pas en priorité qu'une montre fonctionne mais qu'elle est vraie par rapport à l'image que représente l'objet.

Avec des slogans tels que : « Soyez authentique. Achetez vrai ! », la lutte contre les faussaires renvoie cette même qualité au consommateur. « C'est primordial. Car pour le consommateur, être authentique, c'est aussi être différent des autres, poursuit Hugues Jeannerat. Pour preuve, le succès toujours grandissant des séries limitées. Dans cette même perspective, Patek Philippe invite le consommateur à « bâtir sa propre tradition » ».

Ainsi, l'authenticité est construite autour d'un dialogue permanent entre le fournisseur et l'acheteur. L'un poussant l'autre à se distinguer, à faire partie d'un même club et à sortir du lot.

Jeannerat, H (2009) « Communautés de production-consommation et convention d'authenticité: peut-on encore parler d'utilisateur horloger ? », in Zorick K. et Courvoisier F., L'utilisateur horloger dans un monde en mutation, Neuchâtel : Haute-école de Gestion ARC, pp. 13-42.

Agenda

Automates & merveilles

28 avril au 30 septembre 2012

L'exposition comprend trois parties, chacun des musées développant un aspect particulier du monde des Jaquet-Droz en lien avec ses collections. Ces thématiques seront initiées par chacun des trois automates conservés au Musée d'art et d'histoire de Neuchâtel, deux d'entre eux seront déplacés dans les musées partenaires pour l'occasion.

NEUCHÂTEL
Musée d'art et d'histoire : Les Jaquet-Droz et Leschot

LA CHAUX-DE-FONDS
Musée international d'horlogerie : Merveilleux mouvements….surprenantes mécaniques

LE LOCLE
Musée d'horlogerie – Château des Monts : Chefs-d'œuvre de luxe et de miniaturisation
http://www.mahn.ch/expo-en-preparation

Re-membering the body

6 au 8 septembre 2012

En septembre prochain, dans le cadre d'un projet intitulé « Le patrimoine culturel immatériel : le Don de Midas », et financé par le Fonds national de la recherche scientifique, l'Institut d'ethnologie de l'Université de Neuchâtel, en collaboration avec le Musée d'ethnographie de Neuchâtel, organise un colloque international sur le corps et le patrimoine immatériel. Trois jours durant, il sera question de la diversité des manières dont les corps sont utilisés, décryptés, mis scène et en mémoire par les sociétés humaines. De multiples cas seront examinés – technique horlogère, création artistique, pratique de santé, muséographie, activité sportive, stratégie commerciale, offre touristique – pour comprendre comment différents groupes sociaux vivent leur corps et s'en servent comme support de mémoire au quotidien.
http://www.unine.ch/ethno/ethnologie

Dies academicus

Samedi 3 novembre 2012

Pour la première fois de son histoire, l'Université de Neuchâtel célébrera son traditionnel *Dies academicus* hors les murs. La manifestation aura lieu au Théâtre de La Chaux-de-Fonds le samedi 3 novembre.

UniNEws est un dossier de l'Université de Neuchâtel,
Faubourg du Lac 5a, 2000 Neuchâtel, Tél. 032 718 10 40, service.communication@unine.ch, www.unine.ch
Impressum: Service de presse et communication de l'Université de Neuchâtel; Rédaction: Igor Chlebny; Layout: Leitmotiv. Crédits photos: Couverture, p.2 & p.10 Manufacture Claret SA © Anita Schlaefli; p.4 & p.7 © Shutterstock.com; p.5 MAHN © Stefano Iori; p.6 © Fonds Fernand Perret, DAV collections iconographiques, Bibliothèque de la Ville de La Chaux-de-Fonds; p.9, p.12, p.13, p.14 & p.15 © Anita Schlaefli; p.11 © Photo : S. Varone, CIFOM-ET; p.16 © Montres Jaquet Droz